

au Massachusetts, au Connecticut et au New Hampshire, en obtint-il immédiatement.

Néanmoins, on comprit que les troupes seules ne suffiraient pas et que si l'on voulait se maintenir en Canada il fallait, en premier lieu, posséder la confiance et la bonne volonté du peuple.

C'est dans ce but que le Congrès songea à nommer trois commissaires pour faire des assemblées, afin de réagir contre cet état de choses ; pour fonder un journal qui répandrait les idées nouvelles ; pour promettre au clergé la conservation de ses biens ; pour faire briller aux yeux des Canadiens la séduisante perspective d'un commerce libre avec toutes les nations et les inviter à former un gouvernement pour eux-mêmes, lequel s'entendrait avec l'union fédérale.

LES COMMISSAIRES

On crut bien faire en nommant celui qui, selon nos voisins, devait être le plus fin diplomate de l'Amérique, Benjamin Franklin, représentant de la Pennsylvanie, le philosophe qui, quelques années auparavant, s'était fait connaître dans le monde savant par l'invention du paratonnerre.



BENJAMIN FRANKLIN
D'après un portrait du temps

Les deux autres étaient Samuel Chase et Charles Carroll, représentants de l'Etat du Maryland.

Ces délégués laissèrent Philadelphie le 20 mars 1776, en compagnie du Père Jésuite, John Carroll, frère d'un des commissaires, lequel devait agir auprès du clergé canadien, mais comme les moyens de transports n'étaient pas aussi rapides qu'aujourd'hui, ils n'arrivèrent à Montréal que le 29 avril suivant.

Ils furent reçus par le général Arnold, et logés, (selon C. R. Tuttle) par M. Thomas Walker un de leurs partisans, qui possédait la maison la mieux construite et la plus confortable de Montréal à cette époque ; selon S. E. Dawson : *they took up their quarters at the Chateau de Ramsay.*

Le lendemain de leur arrivée, un conseil de guerre fut tenu et Franklin s'aperçut bientôt que ses efforts et ceux de ses compagnons seraient inutiles ; car les descendants des Français avaient encore présent à la mémoire, le rôle qu'il avait joué à la cour de Londres en 1757, comme agent de la province de Pennsylvanie. N'avait-il pas publié alors un pamphlet dans lequel, il avait démontré les avantages qui résulteraient pour la Grande-Bretagne, de la conquête du Canada ?

N'était-ce pas à la suite de la publication de cette brochure que le plan de l'expédition commandée par Wolfe fut tracé ?

Plus tard, en 1774, alors qu'il agitait les esprits, dans son pays, ne s'était-il pas plaint de la libéralité de l'Angleterre, à l'égard des vaincus du Canada ?

N'avait-il pas appuyé le mouvement tendant à proscrire la religion catholique en Amérique ?

Franklin qui avait dit : *Le temps, c'est étoffe dont la vie est faite*, retourna dans sa patrie le 11 mai, après être demeuré douze jours seulement à Montréal.

Le Père Carroll, qui fut plus tard évêque de Baltimore, le rejoignit le 12 à St-Jean et tous deux poursuivirent leur route.

Les deux autres commissaires partirent de notre cité, le 29 du même mois pour se rendre à Cham-

bly afin d'assister à un conseil de guerre, et de là gagnèrent Philadelphie.

DE L'ÉCHEC DE LA MISSION

Nous basant sur nos historiens nous avons dans la première partie de ce résumé donné les causes de l'échec des envoyés du congrès, mais afin de compléter ce jugement nous donnons ici quelques autres appréciations d'une assez grande valeur.

Un écrivain canadien-anglais, M. S.-E. Dawson, l'auteur de *Montréal et ses environs*, dit que Franklin avait rencontré dans la métropole canadienne *his equals in tact and finesse* car, ajoute-t-il, l'éducation était dans ce temps comparativement beaucoup plus répandue que de nos jours, *because, for such of their children as were desirous and capable of education, the schools of the Seminary and of the Sisters of the Congregation were open at a trifling cost, without cost of distinctions.*

Puis il continue en parlant de Franklin : *He was not able to befool them as he did Oswald six years later in Paris. From his mission to Montreal the astute philosopher went back foiled.*

M. Le Roy, d'autre part, dans une lettre écrite à ce sujet disait : " Que le mauvais succès de la négociation de Franklin fut en grande partie occasionné par la différence des opinions religieuses et le ressentiment que conservaient les Canadiens de ce que leurs voisins avaient plusieurs fois brûlé leurs églises."

Quoiqu'il en soit, Franklin paraît avoir conservé quelque amertume contre les Canadiens par suite de la non réussite de sa mission, puisqu'il écrivait, dans une lettre adressée à mistress Thompson, à Lille, en date de Paris 8 février 1777 :

" J'avais déjà rempli pendant quinze jours, au Canada, les fonctions de gouverneur (*sic*) (et assez bien par parenthèse) ; j'y serais peut-être encore aujourd'hui en cette qualité, si vos maudits compatriotes, ennemis de tous les gouvernements, n'étaient venus m'en chasser les armes à la main."

Nous aimons à croire que cette lettre fut écrite en badinant, car elle contient un joli petit mensonge, ce qui n'était pas dans son habitude, d'après son fameux cahier de *l'Art de la vertu*, dont l'article VII était celui-ci : " SINCÉRITÉ. Ne trompez jamais personne ; que vos pensées soient droites et justes ; et parlez selon vos pensées."

CONCLUSION

Toutefois, la visite de Franklin en ce pays ne fut pas stérile en tout point, car elle dota notre ville de la première imprimerie qui ait existé en Canada.

Franklin, qui était imprimeur, possédait une librairie et une imprimerie dans la ville de Philadelphie. Il aimait son art avec passion ; aussi, dès le début de la lutte pour l'indépendance, le philosophe américain usa de toute son influence pour établir des imprimeries et des journaux dans les villes des Etats révolutionnaires. Bientôt on fut à même d'apprécier l'utilité de la presse.

C'est pourquoi Franklin ne voulut pas partir pour le Canada sans emmener avec lui un imprimeur français possédant un certain matériel d'imprimerie.

Cet homme se nommait Joseph Fleury Mesplets. Il imprima les manifestes et les affiches des commissaires ; mais ces derniers n'eurent pas le temps de fonder un journal, car, comme nous l'avons dit plus haut, ils ne demeurèrent pas longtemps parmi des gens qui voulaient rester neutres et laisser les anglo-saxons s'entretenir. Mesplets, cependant, demeura ici et, en compagnie de M. Charles Berger, " il monta sa presse dans le Vieux Château." (Sulte).

Il se rendit ensuite à Québec en 1776, et y publia le *Cantique de Marseille*. Il revint à Montréal où il s'installa cette fois sur la place du marché (actuellement le square de la Douane) et publièrent le premier livre parut en cette ville. Il avait pour titre : *Réglement de la Confrérie de l'adoration à Perpétuité du Sacrement et de la bonne mort.*

Le 3 juin 1777, notre imprimeur publia la *Gazette Littéraire*.

E.-Z. MASSICOTTE.

LA CATASTROPHE DE QUÉBEC

(Voir gravures)

La vieille cité de Champlain, si fréquemment éprouvée par de grands incendies, vient de subir un nouveau malheur. Cette fois, ce n'est pas le feu qui promène ses flammes dévastatrices, mais c'est le roc même sur lequel la ville s'élève, comme un nid d'aigle, qui vient de s'écrouler.

Le vieux cap Diamant, dernière relique du Canada sauvage, vient de rejeter une partie de sa carapace comme en 1841 et en 1851, et le géant a impitoyablement écrasé un nombre de vies humaines sous des milliers de tonnes de roches énormes, dont le fantastique amoncellement n'est pas une simple leçon de géologie, mais enseigne en même temps combien l'homme est petit et impuissant devant son créateur.

Cette terrible catastrophe, dont les principaux incidents sont présents à la mémoire de tous, a jeté le deuil et la consternation dans la brave population de la rue Champlain, en grande partie d'origine irlandaise.

Comme chacun le sait, l'accident eut lieu dans la soirée, sur les sept heures, au moment où tous les habitants étaient retirés chez eux, pour se reposer des labeurs de la journée et goûter quelque peu les douceurs de la vie domestique.

Aussitôt après l'accident, l'alarme fut donnée par tout Québec. Sans retarder un instant, en dépit d'une nuit sombre et d'un vent violent, les citoyens se mirent à l'œuvre pour débayer les décombres et essayer, si la chose était possible, de sauver quelques malheureux ensevelis. En cela, ils furent noblement secondés par les pompiers et les soldats de la citadelle.

Les plus émouvantes pages du roman tracé par la plume la plus habile ne sont rien à côté du drame qui vient de se jouer et des scènes navrantes qui ont suivi. On a assisté pendant toute une nuit, dont la tempête doublait encore l'horreur, à un défilé interminable de cadavres et de blessés qu'on venait déposer, à mesure qu'on les retirait des décombres, sur des tables dans les bureaux de la Marine, pour que les parents pussent les reconnaître et les réclamer.

C'est quelque chose d'inoubliable que le spectacle de ce musée d'horreurs et de douleurs, de ces rangs d'asphixiés, de mutilés et d'agonisants rassemblés dans une promiscuité bizarre, hommes, femmes et enfants. Les enfants surtout ! pauvres petits êtres, contortionnés, raidis par la mort, réunis jusqu'à six sur une table, leur seule vue arrachait les larmes.

Parmi les gravures que nous publions, dont une représente la partie ouest de la rue Champlain après l'accident, il y en a une qui nous indique l'endroit où fut trouvé, sain et sauf, Joe Kemp, débardeur, âgé de soixante-six ans, dans la cave de sa maison, après y être demeuré 106 heures sans boire ni manger. L'ouvrier qui l'a trouvé nous fait le récit suivant. La veille, il entendit des cris plaintifs ; aussitôt il se mit à l'œuvre pour atteindre l'endroit d'où partaient les plaintes, et, le lendemain, on arriva à une sorte de boîte formée par des débris, de quatre pieds de largeur, deux pieds de longueur et dix pouces de profondeur. Le malheureux était là. On appela aussitôt M. l'abbé McCarthy, qui le confessa à travers les débris, puis on continua à enlever les décombres. Trois quarts d'heures après, on retirait Kemp de sa mauvaise position. Le pauvre enseveli fut d'abord transporté à la résidence de M. Doherty et ensuite à l'Hôtel-Dieu, où il succomba.

Le samedi (21 septembre) eurent lieu les funérailles (voir gravure). A neuf heures, le cortège se mit en marche pour l'église Saint-Patrice. Il se composait de seize corbillards dans lesquels les victimes avaient été déposées.

En cette circonstance, comme en bien d'autres, c'est la négligence qui est coupable de cette terrible catastrophe. En effet, depuis longtemps, on s'était aperçu qu'il y avait des crevasses dans le roc, et les autorités en avaient été averties. Malheureusement, elles ne firent rien pour parer au malheur menaçant. Le dernier accident qui vient d'arriver va sans doute faire faire les travaux nécessaires pour préserver la brave population de Québec de malheur semblable à l'avenir.